

■ JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Mettre en ligne ses brouillons¹

Réfléchir aux rapports entre la littérature et Internet est un véritable défi pour les écrivains contemporains. Mais c'est un défi qu'assez peu d'écrivains peuvent relever, car il faut un minimum de connaissances informatiques. Mon site n'a vu le jour qu'en 2009, mais j'ai toujours eu une fascination pour Internet. En 1997, j'ai tourné un film, *La Patinoire*, qui, à ma connaissance, a été le premier film à avoir un site Internet dédié. Le film s'est tourné dans un décor unique, la patinoire de Franconville, et un des producteurs, Pascal Judelewicz a eu l'idée de mettre une *webcam* sur le plateau de tournage. À l'époque, la webcam ne filmait même pas en continu, il y avait une image toutes les quatre ou six secondes. Mais, si l'on se connectait au site de *La Patinoire*, on pouvait accéder au lieu de tournage en direct 24 heures sur 24. La nuit, il ne se passait rien. Le matin, de 9 heures à 18 heures, on nous voyait en train de tourner. C'était une expérience tout à fait pionnière. J'ai toujours été attentif aux possibilités qu'offrait Internet. Je me souviens qu'au début des années 2000, Alain-Philippe Durand, professeur aux États-Unis à l'université de Rhodes Island, m'a proposé de participer à un séminaire virtuel avec ses étudiants, tout en restant chez moi à Bruxelles. On était encore loin des possibilités de *Skype*, il m'avait simplement demandé d'être pendant quelques jours à proximité de mon ordinateur, de sorte que je puisse répondre régulièrement aux questions que les étudiants m'enverraient par emails. Par la suite, j'ai refait des conversations à distance, notamment avec les étudiants d'Alain-Philippe Durand, et on a utilisé *Skype*, le dialogue était plus direct, quoique, de mon point de vue, toutes ces techniques ne sont pas encore très au point. Rien ne remplace la présence physique. Mais les techniques évoluent et, dans dix ans, dans vingt ans peut-être, ce sera au point.

Pour ma part, je me suis demandé dès le début comment je pouvais intervenir moi-même sur Internet. Ma réflexion tournait autour de cette idée simple : quelle forme est vraiment spécifique à Internet ? En réalité, j'ai procédé par élimination, en me demandant ce qui justement n'était

1. Cette conférence a pris place dans le cadre du séminaire d'introduction à la génétique organisé par Anne Herschberg Pierrot (Master « Création littéraire » et Master « Littérature », Université Paris 8, 27 février 2014). Elle est suivie d'un dialogue avec les auditeurs, parmi lesquels Pierre Bayard (P.B.), qui a publié avec Jean-Philippe Toussaint un dialogue à la suite de l'édition de poche de *La Vérité sur Marie* chez Minuit (2013).

■ LITTERATURE

pas spécifique à Internet. Je me suis dit qu'écrire, par exemple, n'était pas spécifique à Internet. Le meilleur moyen de publier un texte reste toujours pour moi de le donner à un éditeur. L'autre chose qui ne m'intéressait pas, c'est l'interactivité, qui n'est souvent qu'une sorte de communication paresseuse, très peu productrice de forme. C'est donc en creux, par la négative, que j'ai commencé à définir ce que devait être le site que je voulais créer : 1) ne pas écrire 2) pas d'interactivité. Que faire, alors ?

La première proposition originale du site, que j'ai créé avec Patrick Soquet, c'est de donner un accès libre à mes brouillons. J'ai écrit mes derniers livres sur un ordinateur et j'ai régulièrement fait des sauvegardes des différents états du manuscrit. Je l'ai fait d'un simple point de vue pratique, sans idée de constituer des archives, simplement pour pouvoir consulter une version antérieure du manuscrit. Ma façon d'écrire s'apparente un peu à un tournage de film, c'est-à-dire que je travaille par sessions, de trois semaines à deux mois. Entre ces sessions, je ne travaille pas. Après chaque session, je reprends mon manuscrit, je le relis, je le retravaille et je laisse reposer quelques mois. J'enregistre les versions au fur et à mesure en les datant à chaque fois. À la fin de l'écriture d'un livre, j'ai au moins une dizaine de versions sauvegardées, ainsi que de la documentation, de multiples variantes et des brouillons. Il y a là une énorme masse de documents qui dort dans mon ordinateur. Je me suis dit que, si je décidais de mettre ces brouillons en ligne, ce serait une démarche vraiment spécifique à Internet. Il serait en effet inimaginable d'envisager de publier cela sur papier, aucun éditeur ne le pourrait physiquement ni n'en aurait envie. Mais cette décision n'était pas facile à prendre. J'étais à la fois très content intellectuellement de mettre mes brouillons en ligne, mais en même temps, cela me gênait un peu de savoir qu'on allait les regarder. Mais, malgré les inconvénients inhérents à la démarche, il m'est apparu que c'était intéressant de tenter cette expérience inédite. Je n'ai pas d'autre exemple d'écrivains contemporains qui donnent un accès libre à leurs brouillons. C'est un peu comme si mon ordinateur était en verre et que les internautes pouvaient regarder dedans. Il y a quand même un petit travail d'édition, j'ai quand même un peu trié parce que, malgré tout, la masse de documents est considérable. Et puis, je ne mets évidemment pas en ligne les épreuves de mes livres, ni les derniers états du manuscrit, c'est une question de principe, je ne veux pas concurrencer les éditions de Minuit, qui vendent mes livres, à la fois sur papier et en édition électronique.

Concrètement, pour chacun de mes derniers livres, nous avons défini trois sections, une première qui s'appelle *États du manuscrit*, qui propose les étapes intermédiaires de la rédaction d'un livre (il peut y en avoir jusqu'à huit selon les livres), une section appelée *Plans, variantes, débris*, et une section appelée plus spécifiquement *Brouillons, manuscrits*, où sont présentées des pages de brouillons scannées où l'on peut voir les ratures, les repentirs et les innombrables corrections faites à la main. Il y a aussi, à l'occasion, des plans

METTRE EN LIGNE SES BROUILLONS ■

d'ensemble, des bribes, des bouts de phrases, des notations manuscrites. On voit comment les personnages évoluent, Monsieur Z, par exemple, dans les premières versions de *Fuir*, qui devient finalement le personnage de Zhang Xiangzhi, ou Jean-Christophe de G., le nouvel amant de Marie, qui, tout au long des brouillons de *La Vérité sur Marie*, s'appelle Jean-Christophe de *Quelque chose* (je ne lui ai donné son nom définitif qu'au dernier moment). En étudiant ces feuilles scannées, on a vraiment accès à des brouillon type XIX^e siècle, on est au cœur même de l'écriture, on voit les changements, les évolutions, tel mot remplacé par tel autre, des ajouts, des repentirs. Parfois, je propose jusqu'à trente-six pages scannées d'affilée.

Je n'ai pas fait le site tout seul. J'ai travaillé avec Patrick Soquet, un informaticien belge qui a travaillé pour Apple et Sony. Avec lui, nous avons déterminé deux principes pour le site : le côté horizontal de la présentation (ce qui est assez original, car, en général, les présentations des sites sont toujours verticales). Ensuite, de faire appel à des correspondants. Comme mes livres sont traduits un peu partout dans le monde, nous avons demandé à des universitaires et des traducteurs de nous rejoindre, chacun des correspondants ayant la responsabilité de la page de son pays et dans sa langue. La page américaine, par exemple, est faite par Alain-Philippe Durand et ses étudiants, c'est aussi une expérience pédagogique intéressante. Sur cette page, on trouve des articles, des liens, des vidéos, des photos, des émissions de radio, une discussion sur *Skype*. L'autre chose qui me semble intéressante, c'est que tout est cliquable sur le site, ce ne sont pas seulement des listes, des nomenclatures, on peut vraiment consulter tout ce qui s'y trouve, comme dans une bibliothèque virtuelle. Comme je suis à la fois écrivain et cinéaste, et que je fais également des photos et des installations, le corpus dont nous disposons est très vaste : des textes, mais aussi des photos et des vidéos. Avec Internet, on peut archiver autant de choses que l'on veut, cela ne prend pratiquement pas de place. On a aussi réfléchi à la structure du site, et on a essayé de ne garder que les fondamentaux d'Internet. Tout ce qui est texte est mis en PDF. Toutes les vidéos sont déposées sur un site relais, Youtube. Et les photos ainsi que tout ce qui concerne le cinéma, sont déposées sur un compte *Flickr*, afin de ne pas alourdir le site.

La mise en ligne de mes brouillons peut être considérée comme le hors-d'œuvre de cette réflexion sur l'archive. Mais nous avons essayé d'aller plus loin. Il y a quelques années, j'ai retrouvé chez moi un certain nombre de manuscrits écrits avant la publication de mon premier roman, *La Salle de bain*, notamment un roman intitulé *Échecs*, que je n'avais jamais publié. J'ai demandé à Laurent Demoulin, de l'Université de Liège, qui travaille avec nous sur le site, de réaliser une édition critique des manuscrits, et Patrick Soquet a réalisé l'aspect technique du livre électronique. Il n'existe pas de version papier de ces textes, ils ne sont disponibles que sur mon site, dans une collection dédiée qui s'appelle *Cahiers d'archives*. Cette démarche est

■ LITTÉRATURE

donc également spécifique à Internet et s’inscrit dans la continuation de la publication de mes brouillons.

Nous avons également développé un projet interactif, le Borges Projet, où nous invitons les internautes à réécrire une nouvelle de Borges que j’évoque dans *La Vérité sur Marie*. Toute trace de cette nouvelle a aujourd’hui disparu et nous proposons aux internautes de la réécrire ou d’imaginer son destin. Dans le même ordre d’idée — ce côté bibliothèque de Babel, archives multiples et foisonnement des langues — une section du site est consacrée à la traduction. Depuis 2000 se tiennent en Belgique, au Collège des traducteurs de Seneffe, des sessions de travail avec mes traducteurs. Il y en a déjà eu quatre et il y en aura une nouvelle à l’été 2014, autour de mon roman *Nue*. On trouve là des comptes rendus écrits de nos travaux, des réflexions sur la traduction, des vidéos. Pour conclure, je dirais que mon site est une création à part entière autour du corpus d’un écrivain, et non pas un site d’écrivain où la recherche formelle ne serait pas au premier plan.

QUESTIONS INTERNET ET CRÉATION

Vous avez dit que ce que vous cherchez dans la création, ce n’est pas une belle forme, c’est une énergie romanesque, qui tente de faire bouger les dispositifs littéraires. Je me demande si le travail avec le dispositif du site réagit à cette volonté de mouvement dans l’écriture.

Je vais dire deux choses. D’abord, j’écris, et mon travail d’écrivain pourrait très bien se passer de ce site. Il se trouve que je suis curieux de mon époque et que j’observe ce qui se passe, je réfléchis. Je me suis rendu compte que j’étais à la tête d’un certain nombre de brouillons, de notes, de variantes, qui pouvaient avoir un usage propre lié à Internet. Comme je l’ai déjà dit, mon site est avant tout une création formelle. Je n’écris pas pour Internet et je ne m’intéresse pas à une écriture qui serait destinée à Internet. C’est déjà une ligne de partage par rapport aux écrivains qui s’intéressent à Internet, et se demandent comment écrire et diffuser sur Internet, avec les exemples de François Bon, qui a été l’un des précurseurs, mais aussi d’Éric Chevillard qui produit, quotidiennement, des textes très courts, qui sont d’abord destinés à Internet. Ce qui ne les empêche pas l’un et l’autre de les publier ensuite en volumes. C’est très différent de ce que je propose moi-même, où ce qui m’anime est avant tout une recherche de forme spécifique à Internet. Par rapport à l’énergie et au mouvement, l’une des choses qui m’intéresse par rapport à cette réflexion sur le site, c’est de savoir comment faire en sorte qu’il ne reste pas immobile, comment faire en sorte qu’il soit en mouvement. L’immobilité me déplaît. La malle d’archives, j’aimerais qu’elle bouge toute seule, qu’elle grouille.

■ LITTÉRATURE

Je continue à être très attentif, vigilant et ouvert. Comme on est proche d'une création, il n'est pas exclu que j'aie plus loin. J'y réfléchis. Après, il faut trouver le moment opportun, l'occasion de le faire. Par exemple, j'ai retrouvé récemment chez ma mère une note dans un manuscrit du roman *Monsieur*, dans lequel se trouvaient quatre pages tapées à la machine, une note qui datait de 1986. Je l'ai scannée. C'est assez court. En plus, c'est assez drôle, il est déjà question de première personne et de troisième personne. Je cherche toujours à nourrir le site. J'aimerais qu'il y ait toujours du mouvement. Ce qui me fait peur, c'est quand cela ne bouge pas.

Sur le « Borges projet », vous mettez-vous dans une posture d'éditeur ? Avez-vous l'intention d'écrire vous aussi une nouvelle ?

De façon amicale, il m'est arrivé de donner mon avis sur des nouvelles écrites par des amis. Mais sinon, je n'interviens pas sur les textes, j'ai confié la réception des nouvelles à Laurent Demoulin. Ce n'est pas vraiment une édition, c'est une régulation minimale. Cela n'empêche pas d'imaginer un jour d'en éditer une sélection. Quant à savoir si j'en écris une moi-même, oui, je suis en train d'en écrire une.

Vous êtes parti de l'idée de ce que vous ne vouliez pas faire avec le site : vous ne montrez pas non plus les correspondances visuelles de ce que vous écrivez (notamment les Annonciations de la fin de Nue).

C'est vrai. Dans le dossier réel de mon ordinateur, il y avait des photos, des reproductions d'images et bien sûr des *Annonciations*, l'*Annonciation* de Botticelli s'y trouvait. Tout ce qui est documentation n'est pas mis en ligne. Mais je pourrais, ce n'est pas exclu que je le fasse un jour. Mes choix sont instinctifs, subjectifs. À un moment, j'ai envisagé de mettre quelques photos. Beaucoup de photos m'ont servi par exemple pour la description du Boeing 747 cargo dans *La Vérité sur Marie*.

Vous accompagnez certains de vos romans par des scènes filmées. S'agit-il d'une forme à part entière ?

Les quatre films que j'ai réalisés en 35 mm dans les années 1990 m'ont pris beaucoup de temps. *La Patinoire* m'a occupé trois ou quatre ans. À partir du moment où j'ai commencé le cycle de Marie, je n'ava is plus le temps d'avoir un projet cinématographique de si grande ampleur. Je n'ai pas pour autant arrêté de faire des images. Comme la façon de faire du cinéma a beaucoup évolué, qu'on peut désormais faire des films avec des moyens légers, numériques, avec très peu d'éclairage, j'en ai profité pour faire des films beaucoup plus expérimentaux, plus proches des films qui sont montrés dans les musées. D'ailleurs, mes derniers films ne sont plus montrés dans des salles de cinéma, mais dans des musées, en marge d'expositions. Lors de l'exposition que j'ai présentée au Louvre en 2012, j'ai réalisé spécialement un film composé de fragments : *Trois Fragments de Fuir*.

METTRE EN LIGNE SES BROUILLONS ■

Comment écrivez-vous ? Parmi les « bribes », est-ce qu'il y a des chutes qui voyagent d'un livre à l'autre ? Est-ce qu'il y a des éléments de brouillons que vous réécrivez, que vous remplacez ?

Il m'arrive d'aller rechercher des passages déjà écrits, ce qui me pose beaucoup de problèmes parce qu'ils ont presque une matière différente de ce que je suis en train d'écrire. C'est comme une greffe, au sens médical du terme. Je vais les chercher, je les place, je les installe. Au début, cela semble prendre. Mais, au bout de trois semaines, on dirait que le texte n'en veut pas et les rejette. Le nouveau texte produit des anticorps pour rejeter l'intrus et cela ne marche pas. Mais il y a quelques exemples de greffe réussie. Dans *Nue*, il y a une évocation de Marie qui vole un abricot à l'étal d'un magasin de fruits et légumes et garde longuement le noyau dans sa bouche, avant de coincer le narrateur contre le mur d'un passage ombragé du port pour se débarrasser du noyau dans sa bouche en l'embrassant. C'est un passage que j'ai retrouvé dans un brouillon de *Fuir*. Comme il me plaisait, je l'ai repris, je l'ai replacé dans *Nue*. Je l'ai greffé en quelque sorte, et, dans ce cas, la greffe a pris. Mais c'est très rare que cela marche. Il y a un passage que j'ai essayé plusieurs fois de replacer. C'est Marie qui se rend en avion à l'île d'Elbe et elle pleure parce que son père vient de mourir, et elle rencontre un type à l'aéroport, un barbu, qui va lui chercher des gouttes, des gouttes pour le deuil ! C'est un passage assez plaisant. Marie raconte l'anecdote au narrateur, et ils rient beaucoup ensemble. C'est une scène assez drôle, et j'ai essayé plusieurs fois de le replacer, dans *Fuir*, dans *Nue*, mais cela n'a jamais marché, et finalement je l'ai toujours enlevé, la greffe ne prend apparemment pas avec les barbous.

*P. B. En naviguant sur la partie du site consacrée aux brouillons, j'ai vu qu'il existait très tôt des versions de la robe de miel. Je précise pour ceux qui n'auraient pas lu le dernier volume de la tétralogie que c'est un grand passage magnifique qui ouvre *Nue*, dans lequel un mannequin porte une robe de miel fabriquée par Marie, et j'ai été surpris de retrouver une version même antérieure à 2010. Était-ce un passage qui était préparé depuis longtemps et que tu n'arrivais pas à caser, comme celui du barbu ?*

Là, mon cher Pierre, on entre dans le domaine de la confiance pure. Quand, en 2009, j'ai mis en ligne les brouillons de *La Vérité sur Marie*, j'ai enlevé délibérément les passages qui concernaient la robe en miel, car je savais que j'allais m'en resservir. En réalité, l'épisode de la robe en miel a été écrit en juillet 2007 pendant deux semaines assez particulières, deux semaines qu'on pourrait dire d'ébullition littéraire : le matin, j'écrivais la troisième partie de *La Vérité sur Marie*, et, l'après-midi, le passage de la robe en miel. Cela m'a pris un an à essayer de trouver une place pour la robe en miel dans *La Vérité sur Marie*, j'ai essayé de placer l'épisode au début du livre, au milieu, avant de finalement renoncer et de l'enlever, tout en sachant que cela n'était pas perdu définitivement et que je m'en resservirais pour

■ LITTÉRATURE

un autre livre. Cette question est intéressante parce que cela montre bien que la mise en ligne n'est pas sans danger et qu'il faut être vigilant si on a l'intention de se resservir de certains passages.

P. B. Il y a aussi cette scène extraordinaire dans Nue, où le narrateur est à la fois en haut de la salle d'exposition – il est depuis une chambre à Paris, en train de se rappeler qu'il était en haut de la salle d'exposition et de se dire qu'il a dû assister à la rencontre entre Marie et Jean-Christophe – et dans le même temps, il est, sans pouvoir y être, à la rencontre entre Jean-Christophe et une autre Marie. C'est un dispositif de focalisation – comme dirait Genette – absolument ahurissant. Il y a déjà ce principe de raconter des scènes où il n'est pas, mais où il est en les imaginant.

Oui, c'est très emblématique de la façon dont je procède, où tout passe par l'imagination, tout est reconstruit dans l'esprit du narrateur. J'ai d'ailleurs remarqué a posteriori que dans le dispositif il y a toujours une fenêtre, une vitre, qui fait écran entre le narrateur et la réalité.

Sur les échanges entre le narrateur et Marie, je voudrais revenir sur les pages 24-25 de Nue, où Marie, créatrice de mode, semble un substitut du narrateur – passage où est évoquée la question du hasard et de l'invention. Qu'en est-il pour vous de la prévision de l'œuvre ?

Il est clair que c'est moi qui parle à travers le personnage de Marie. Même s'il n'est pas question explicitement dans ce passage de mots ou de phrases, mais de robes et de tissus, la métaphore est limpide, on voit bien que je prête à Marie mes propres réflexions. J'ai rajouté cette réflexion théorique sur la création plus tard, en conclusion de la robe en miel. Ce fantasme de tout contrôler, même ce qui nous échappe, m'intéresse beaucoup. C'est très personnel, ce désir de vouloir tout contrôler, tout bétonner. Mais en même temps, comme lecteur, je pressens que ce n'est pas ça nécessairement le plus intéressant et qu'il faut laisser une place à l'imprévu.

À quel point ne vivez-vous plus pendant que vous écrivez et n'écrivez-vous plus pendant que vous vivez ? Est-ce que vous vous autorisez des pas de côté ?

Quand j'écris, je vis très peu. Avant l'écriture de *La Réticence*, qui a marqué un tournant comme je l'explique dans *L'Urgence et La Patience*, les moments où je vivais et ceux où j'écrivais étaient un peu mélangés. Mais je me suis rendu compte que cela n'était pas extrêmement efficace, ni pour vivre ni pour écrire.

Vous dites – comme Flaubert – qu'il faut commencer par ne pas écrire, rêver, imaginer. Comment cela se met-il en place ?

Quand j'écrivais *La Réticence*, je n'avais plus aucun recul, puisque j'écrivais tout le temps. J'avais tendance à me noyer, à étouffer, à manquer d'air. L'idéal est d'avoir un projet. Le cycle de Marie, avec quatre volets, qui n'étaient encore complètement définis mais qui pouvaient exister dans mon

METTRE EN LIGNE SES BROUILLONS ■

imagination à l'état d'esquisse, était formidable car mes réflexions pouvaient se greffer sur le projet en cours. Maintenant, je suis un peu démuni, je ne sais plus à quoi raccrocher mes réflexions.

Vous ne prenez pas de notes ? Vous n'avez pas des petits carnets ?

Oui, j'écris, je prends des notes, j'ai des carnets. Mais, comme le dit le narrateur de *La Télévision* : « Il me semblait qu'une idée, aussi brillante fût-elle, n'était pas vraiment digne d'être retenue si, pour simplement s'en souvenir, il fallait la noter. »

De ce point de vue quel est le rapport entre l'écriture manuscrite et le passage à l'ordinateur ?

J'ai toujours procédé à peu près de la même façon. J'écris à la machine, j'imprime pour me relire et je corrige à la main. Je cherche à éviter la paresse, une tentation de paresse serait de relire à l'ordinateur.

Ces notes, ces bribes, ces plans, vous les avez sur votre bureau ?

Oui, en général, cela me sert pour les six ou sept pages à venir, ce ne sont que des esquisses. J'évite à dessein que le plan soit trop détaillé, trop écrit. Il faut que cela reste indicatif pour que les phrases viennent au bon moment. Si l'on écrit déjà des phrases pendant la préparation d'un livre, on gâche la possibilité de se laisser emporter par l'écriture. Il faut que les phrases arrivent au moment idéal, dans la chaleur de l'écriture, comme je l'explique dans *L'Urgence et La Patience*.

Est-ce que cela vous arrive de dessiner pour écrire certaines descriptions ?

Oui. Dans *Nue*, j'ai fait un plan détaillé du cimetière qui m'a beaucoup servi. C'était comme un pense-bête à côté de moi, pour m'y retrouver dans la géographie des lieux. Même si, à la fin, j'essaie de brouiller les repères trop précis. Je dois introduire un peu de *sfumato* dans ma façon d'écrire pour laisser place à l'imagination du lecteur.